XVe ANNÉE — N° 4813 — VENDREDI 1er DÉCEMBRE 1904

LA CROIX

5 CENTIMES — 42, Grande-Rue, 42 — DE ROUBAIX-TOURCOING — 85, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ÉPIPHANIE ÉTERNELLE

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Demain, à l'occasion des fêtes du nouvel an, la « Croix » ne paraîtra pas.

Un terrible incendie a éclaté mardi soir dans le « Iroquois-Théâtre » de Chicago.

Les journaux américains sont remplis de détails navrants sur cette catastrophe effroyable.

Le nombre des victimes est d'au moins 600. Ce sont surtout des femmes et des enfants.

×

Plusieurs maisons d'industriels de Hennebont ont été mises à sac, la nuit dernière, par une bande de 400 ouvriers venus de Lorient.

×

Les journaux soulignent le caractère plutôt douloureux de la victoire obtenue par M. Beisson à l'assemblée plénière des gauches, où sur 300 membres des groupes, il n'a réuni que 170 voix.

×

L'opinion est très émue d'un drame qui s'est passé à l'hospice de Tours où des gardiens ont littéralement étranglé un malheureux fou.

Notre correspondant nous donne d'intéressants détails sur les responsabilités.

×

Le tribunal de Bar-le-Duc a condamné hier l'« Est de Verdun » et l'« Indépendance » de Bar-le-Duc pour diffamation envers un prêtre.

×

On est toujours sans nouvelles de la « Vienne ».

×

ÉTRANGER. — Les nouvelles du Japon sont mauvaises aujourd'hui. Les négociants anglais sont inquiets de la tournure que prennent les événements. Le Foreign-Office est aussi inquiet. Le gouvernement japonais est poussé par un très puissant parti qui veut la guerre. Mais le Japon n'a pas d'argent et ne trouve pas de prêteurs.

D'autre part, il est bon de se souvenir que si le conflit éclate, l'Indo-Chine française est exposée à voir des troupes japonaises l'envahir. — Nos gouvernants y ont-ils songé ? Les journaux anglais le leur rappellent.

Les funérailles de M. Zanardelli ont été faites, hier soir mercredi, au grand solennité, à Brescia. — Le roi y était représenté par le comte de Turin.

C'est aujourd'hui qu'est signalé, au même temps, à Vienne et à Rome, le convention commerciale dont il a été parlé il y a quelques jours.

1903-1904

Une année vient de finir. Nous ne voudrions pas la revivre, car elle comptera certainement parmi les années malheureuses pour notre infortunée patrie.

Nous ne retracerons pas le triste tableau de la persécution religieuse, qui a été, on peut le dire, ininterrompue pendant toute cette année. Nous aimons mieux saluer avec bonheur le réveil qui se manifeste dans les esprits.

Sous les coups de la persécution, la foi semble renaître, les volontés sont stimulées. Grâce au zèle infatigable de chefs tels que M. Piou, l'opinion s'oriente de plus en plus vers l'organisation, et, de tous côtés, surgissent des hommes prêts à mettre une barrière aux entreprises des sectaires.

—o—

Cette année a été marquée aussi par des grands événements d'ordre général qui intéressent le monde catholique tout entier.

Nous avons perdu le grand Pape qui pendant vingt-cinq ans avait régné sur le monde avec une gloire que peu de pontifes ont égalée. Au seuil de l'année 1904, nous eurons de nouveau une prière pour sa mémoire.

Léon XIII a eu dans Pie X un successeur digne de lui : *Instaurare omnia in Christo*, a dit le nouveau Pape dans sa première Encyclique au monde catholique.

Ce programme apostolique était déjà celui des catholiques français qui en faisaient leur devise dans tous leurs Congrès. Il sera plus que jamais le nôtre. Et hier Pie X traçait à tous les catholiques s'occupant du grave problème social, et particulièrement aux journalistes chrétiens, le devoir de justice et de charité approprié aux conditions modernes du travail et de l'existence.

Un autre grand événement couronne cette année et se prolongera pendant tout le cours de 1904 : c'est le Jubilé cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Cet anniversaire doit être pour nous un puissant motif de confiance dans l'avenir de notre pays. C'est en effet la France et Lourdes que la Sainte Vierge a choisies pour confirmer d'une manière ostensible la proclamation du dogme qui orne sa couronne de la perle la plus éclatante. Depuis près de cinquante ans, les prodiges se succèdent aux roches de Massabielle.

Non ! un pays objet de telles faveurs ne saurait périr, et la Vierge Marie est toujours la Reine de la France.

—o—

Mais Dieu ne nous sauvera pas sans nous. Ne l'oublions pas en début de cette année qui verra en France deux grandes consultations du corps électoral : l'une à l'occasion des élections municipales, l'autre pour les élections au Conseil général et au Conseil d'arrondissement.

—o—

En cette causerie familiale, nous voulons dire aussi à nos lecteurs un mot de l'œuvre de la Bonne Presse à laquelle ils portent tous un intérêt si affectueux et si dévoué. Chez nous aussi la persécution a passé en semant, avec des alarmes, des germes de confiance.

Nous avons reçu, en effet, la visite de M. Ménège au début de 1903 ; au mois d'avril, une odieuse perquisition est venue bouleverser la Maison de la Bonne Presse et nous enlever des documents professionnels par un vol légal sans précédent ; au mois de septembre, la direction générale des Postes, à l'instigation du gouvernement, a entrepris contre nous une campagne de vexations qui dure encore. Mais les armes perfides dirigées contre nous se tournent contre nos adversaires. Ils s'aperçoivent qu'en voulant nous atteindre, ils atteignent leurs amis et ils se trouvent en présence d'obstacles qu'ils n'avaient pas prévus, et d'ailleurs, les tribunaux sont là. Hier encore, M. le juge de paix de Troyes nous rendait bonne et saine justice.

Mais, comme toujours, la persécution a eu l'excellent effet de donner à l'œuvre une impulsion vigoureuse. Non seulement toutes nos publications sont en progrès, mais pour donner une nouvelle satisfaction aux désirs et aux besoins du public catholique, nous avons dû créer une nouvelle revue qui comble une lacune souvent déplorée.

« Rome », ce dernier-né de la famille de la Bonne Presse, fera dans tous les foyers chrétiens parler du Pape, de la capitale du monde catholique, de son glorieux passé, de son présent et notamment des magnifiques fêtes qui vont y glorifier la Vierge Immaculée.

Enfin, aux lecteurs de la *Croix*, à tous nos amis de la Bonne Presse, nous souhaitons d'égales bénédictions pour eux, pour leurs œuvres, pour ceux qui leur sont chers. Nous leur souhaitons surtout de voir se réaliser les vœux qu'ils forment avec nous pour l'Eglise et pour la France, et nous leur demandons aussi une fervente prière à toutes ces intentions.

PAUL FERON-VRAU.

Gazette

HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT

Elle a eu pour théâtre la petite commune de la Chapelle-Saint-Quillain, canton de Gy (Haute-Saône), et nous montre dans toute sa répugnante horreur la haine de l'époque jacobin.

Un curé était un homme prudent et discret, accomplissant les devoirs de son ministère avec une douceur paternelle et une inlassable charité.

Ces précieuses qualités ne suffirent pas cependant à le mettre à l'abri de la haine de quelques individus que la seule vue du prêtre fait tomber en épilepsie. Ils multiplièrent contre le pauvre curé les pires vexations, et firent si bien qu'une fièvre cérébrale emportait leur victime en quelques jours.

Dès que la mort du curé fut connue, les misérables qui l'avaient causée se réunirent devant la cure et se livrèrent aux pires ignominies sous les fenêtres qu'éclairaient les cierges allumés autour du cadavre.

Aux obsèques, le doyen de Gy fut empêché, par violence, d'accompagner au cimetière le corps de son malheureux confrère, et les fidèles du funèbre cortège eurent ce douloureux spectacle d'un prêtre inhumé sans les dernières prières sur la tombe et sans aucune cérémonie en dehors de l'église.

Voilà, n'est-ce pas, de l'inédit en matière de sauvagerie ? Voilà de quoi sont capables des misérables qui devraient être mis au ban de l'humanité.

JOUETS SOCIALISTES

Hier, les jurés de la Seine ont livré aux socialistes et aux anarchistes ministériels nos petits soldats en guise de jouets comme cadeau du Jour de l'An.

Crachez dessus, cassez, brisez, amusez-vous : l'armée vous appartient.

C'est à peu près ce que signifie le verdict d'acquittement prononcé hier en faveur d'Yvetot, l'auteur du *Manuel du soldat*, dont on connaît les violences.

Il faut dire, il est vrai, à la décharge des jurés, que la poursuite avait lieu sur la plainte du général André, et qu'ils ont pensé qu'il y aurait une singulière ironie à condamner un comparse, un simple complice, sur la plainte de celui qui devrait être le principal inculpé.

De plus, on a entendu comme témoins toute une série de députés ministériels qui ont déclaré approuver tout ce qui était écrit dans le *Manuel*.

Il était difficile dès lors de frapper Yvetot et de laisser indemnes les législateurs, ses répondants.

Il n'est pas exagéré de dire qu'après ce scandale, la discipline, qui d'après la théorie fait la force des armées, a vécu.

RESTITUTION

Qui donc prétendait que la probité devenait rare ?

Voici l'*Officiel* qui donne en ces termes un formel démenti à cette opinion pessimiste :

Il a été versé, à titre de restitution anonyme, au Trésor et à la caisse du caissier payeur central, la somme de 0 fr. 40 dont il a été fait recette le 28 décembre 1903 par le caissier payeur central du Trésor public.

Si après cela M. Rouvier a encore besoin de crédits spéciaux, c'est qu'il est réellement un affreux gaspilleur !

LE PIANO FACTOTUM

Importante découverte : on annonce qu'un homme ingénieux vient d'inventer un piano utile.

La manie des réhabilitations ne devait pas laisser cet instrument honni par tant de gens en dehors de ses tentatives de sauvetage.

Le nouveau piano, dit piano à transformations, se métamorphose à volonté en buffet capable de contenir non seulement l'argenterie, la vaisselle et tout le service de table, mais encore des boissons variées — orgeat, limonade, bière — des montagnes de petits fours et des pyramides de choux à la crème. C'est le « piano-dressoir » !

Après le piano-dressoir, on peut avoir le piano-lavabo, le prie-Dieu, le fauteuil-jardinière, le buffet-bibliothèque, le canapé-baignoire, le chiffonnier-cave à liqueurs, la pendule-aquarium, le cendrier-portemanteau, la suspension à douches, le coffre-fort-garde-manger, etc.

Enfin, le piano pourra servir à tout, sauf à faire de la musique.

PRÊTRES QUI SE DÉFENDENT

Le tribunal de Bar-le-Duc a condamné l'*Est de Verdun* à 50 francs d'amende et 500 francs de dommages-intérêts, et l'*Indépendance* de Bar-le-Duc à 50 francs d'amende et à 500 francs de dommages-intérêts pour diffamation envers M. l'abbé Goujon, curé d'Autricourt.

Me Joseph Monard plaidait pour M. l'abbé Goujon.

LES ÉTRENNES du « Mois littéraire et pittoresque »

A SES LECTEURS

Le *Mois littéraire et pittoresque*, à l'occasion de l'année 1904, ménage à ses lecteurs la surprise de quatre heureuses innovations.

La première frappe aisément les yeux. Chaque mois, la médaillon de la couverture renfermera un curieux émail de Jehan Reymond emprunté à sa collection des *Saisons* exposée au musée du Louvre.

En plus, chaque numéro s'ouvrira par une composition originale de l'illustrateur si goûté H. Rousseau.

Pour être agréable à un grand nombre d'abonnés, la rédaction a chargé M. A. P. de donner chaque mois la biographie d'une sociétaire littéraire dont on publiera la photographie et de tirer de son œuvre des morceaux choisis intéressants.

Enfin le *Mois* a demandé à ses plus éminents collaborateurs de vouloir bien s'entretenir familièrement avec les amis de la revue sur les sujets d'actualité. Et c'est ainsi que M. Emile Faguet, de l'Académie française, inaugure cette série de causeries par un très spirituel article sur la réforme préconisée par M. Mougeot qui veut que l'on mette sur les adresses de Paris le chiffre de l'arrondissement au bout du nom de la rue.

Abonnement, 12 francs par an. Etranger, 14 francs. Un numéro spécimen gratis sur demande. Paris, 5, rue Bayard.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Je suis un peu confus d'avoir à apprendre à un académicien la différence qui existe entre une page de conte et une page d'histoire. Mais si, après avoir inconsciemment écrit une page de conte en préface du recueil des discours de M. Combes, il veut savoir ce que n'est qu'une page d'histoire, il n'a qu'à lire la lettre magistrale par laquelle M. Léon Soye, procureur de la République à Senlis, injustement disgracié, donne sa démission.

Toutes les qualités de l'historien s'y trouvent réunies : le savoir, la dignité, l'impartialité et la sincérité.

Sans doute, ce n'est que sa propre histoire que M. le procureur Soye semble avoir racontée, mais il a si bien su se dégager de toute passion dans son œuvre, il a tellement fait litière de tout ressentiment, il s'est à un si haut point attaché à faire rendre à l'indépendance de la magistrature le respect qui lui est dû, il a montré un si grand souci de la vérité, que ce n'est pas son histoire qu'il a réellement écrite, c'est l'histoire de la persécution d'une époque.

Magistrat depuis vingt et un ans, il n'a jamais, en aucune circonstance, manqué à ses devoirs professionnels, dussent ses amis eux-mêmes lui adresser d'injustes critiques. Ses amis, dans l'exercice de ses fonctions, il ne les connaissait pas, il ne connaissait que la loi qu'il était chargé de faire exécuter.

Il a constamment examiné les affaires soumises à son appréciation, non en homme de parti, mais en magistrat savant en droit, se faisant honneur d'ignorer la nature des causes et la qualité des parties.

Un magistrat de cette trempe ne pouvait convenir aux politiciens de notre temps.

Aussi depuis de longues années fut-il traqué par eux. Maintes fois il fut obligé de se disculper devant le garde des sceaux des accusations dirigées contre lui. Autant de fois le garde des sceaux lui donna raison.

Mais les sectaires acharnés à l'avilissement de la magistrature sont inlassables. Repoussés, ils ne cessèrent de revenir à la charge : un procureur de la République ne devait, d'après eux, ni requérir ni conclure, même dans les affaires d'intérêts privés, que suivant la qualité ou les sentiments politiques des parties, et d'après ordre.

Le garde des sceaux finit par céder aux obsessions des politiciens qui ravalaient ainsi la mission du magistrat : le procureur de la République fut finalement disgracié.

Il préféra se retirer.

Il se retire sans plainte, sans récriminations, par souci de sa dignité.

L'histoire est cruelle ; elle n'est pas seulement celle de M. Soye : elle est celle de toutes les victimes de la persécution actuelle.

M. Anatole France, qui a inventé les envahissements de l'Eglise dans l'Etat, n'est-il pas frappé de l'envahissement réel de la politique dans la justice, des sectaires dans la magistrature ?

Ne trouve-t-il pas qu'il y ait à reprendre à une pareille anarchie ? Trouve-t-il encore que M. Combes ne soit « jamais excessif » ?

Tout le pays est envahi par le sectarisme. Toutes les fonctions, toutes les administrations, la magistrature, l'armée, toutes les institutions, toutes les forces de la nation sont soumises à ses lois ou plutôt à son arbitraire.

Cela ressort jusqu'à l'évidence de la page d'histoire de M. Soye, que nous remercions de l'avoir écrite en contraste avec la page de conte de M. Anatole France.

J. B

GENDARMES EXPULSÉS

Par suite d'un conflit entre les diverses administrations, au sujet d'une caserne nouvelle destinée à la gendarmerie de Brioude, tous les gendarmes composant les deux brigades de cette ville ont reçu de l'autorité militaire l'ordre d'en partir sous quarante-huit heures avec leurs familles, et de se rendre l'un à Yssingeaux, l'autre à Allègre, au Monastier, etc. Seul, la capitaine est autorisé à rester à Brioude, en se procurant un logement.

L'Avenir du Puy-de-Dôme, qui donne cette nouvelle, dit qu'elle cause dans la région une grosse émotion ; les habitants sont loin d'être rassurés à une époque de l'année où les vagabonds sans travail et sans ressources sont nombreux.

C'est la brigade de Sainte-Florine, située à 16 kilomètres de Brioude, qui devra assurer le service.

Les vagabonds et les apaches peuvent dormir en paix.

Incendie d'un théâtre

A CHICAGO

PLUS DE 600 MORTS

Un terrible incendie a éclaté mardi soir dans un des plus beaux théâtres de Chicago, l'Iroquois-Théâtre, pendant une représentation de *Barbe-Bleue*.

Voici, d'après les dépêches américaines, des détails sur cet effroyable sinistre :

L'incendie a pris naissance dans le réservoir d'éclairage au carbure de calcium placé dans les coulisses à gauche, au moment où un double « ocette » chantait sur la scène. Tout à coup, le cri de : « Au feu ! » a retenti, et les acteurs et actrices se mirent à courir éperdument à travers la scène, tandis que les assistants se précipitaient en désordre vers les sorties, au milieu de formidables poussées et d'une bousculade affolée.

En peu de temps, tout l'intérieur du théâtre fut en flammes, et d'épais nuages de fumée s'élevèrent au-dessus de l'édifice incendié.

Une douzaine de femmes et quelques hommes ayant le visage et les mains affreusement brûlés furent transportés en hâte chez le plus proche pharmacien, et toutes les ambulances de la ville furent mandées sur les lieux du sinistre.

Les cadavres retirés des diverses entrées de la salle étaient si nombreux qu'on les déposa par piles de deux et de trois sur le trottoir. Des 43 premiers corps ainsi ramassés, un seul, celui d'une femme, donnait encore quelques signes de vie.

Les voitures d'ambulance de la police et d'autres véhicules étaient aussitôt utilisés à transporter à toute vitesse les morts à la Morgue et les blessés dans différents hôpitaux.

Le nombre des blessés admis dans les hôpitaux était si considérable que ceux-ci furent bientôt encombrés.

Horrible spectacle

Une grande école et des bâtiments du voisinage durent être transformés en Morgues et en hôpitaux temporaires.

Neuf personnes blessées ont été transportées au Samaritan Hospital moins de vingt minutes après que l'incendie se fut déclaré. La plupart des victimes ont trouvé la mort au pied de l'escalier des dernières galeries. A cet endroit, les cadavres des spectateurs qui avaient cherché à échapper aux flammes étaient empilés sur une hauteur de près de quatre mètres. Presque tous étaient affreusement carbonisés.

Parmi les victimes se trouvent un grand nombre de jeunes filles et d'enfants âgés de huit à douze ans. Les cadavres ont été déposés à terre ou bien sur des chaises et tables. Les grands magasins du gouvernement ont envoyé une grande quantité de couvertures avec du linge et du coton pour les pansements. Quinze minutes après que l'incendie eut éclaté, 15 médecins se trouvaient déjà sur les lieux avec nombre d'infirmières. Dès qu'un corps est apporté à quelque asile temporaire, on examine avec soin s'il présente quelque signe de vie.

A 5 h. 5, plus de 100 cadavres avaient déjà été transportés dans les principales Morgues, et les gardiens refusaient d'en recevoir d'autres, prétextant que « la place était pleine à en déborder », quoique des fourgons remplis de nouveaux cadavres se pressassent constamment devant les portes.

Epouvantable panique

Le correspondant de la *Daily Mail* donne ces navrants détails :

Le spectacle, au moment où la foule, dans un coup de panique, se rua vers les portes pour échapper aux flammes, fut un des plus épouvantables qu'on puisse imaginer. Les spectateurs de la première galerie virent leur chemin complètement barré par la foule

Histoire pour le jour de l'an

ON LES VEND DEUX SOUS

Le spectacle des boulevards est féerique, de la Madeleine à la place de la République.

Il est 9 heures du soir, l'heure où le Paris mondain s'éveille, où le cœur de la cité du luxe et de la beauté flamboie, où, après un bon dîner, les privilégiés de la fortune s'en vont flâner aux étalages, en quête de cadeaux pour les étrennes proches.

Afin d'attirer leurs préférences, Paris, une fois de plus, s'est surpassé.

Car, tous les ans, Paris se surpasse, et l'année qui finit a beau accumuler des merveilles, elle peut être certaine qu'elle sera laissée en arrière par l'année qui suivra.

En ce mois de décembre, c'est une orgie d'art et de richesses. Et les heureux déambulent sur le bitume, dans des torrents de lumière.

Chaque vitrine leur réserve des surprises. Il y a de quoi satisfaire tous les goûts, rassasier tous les désirs.

Ici les bijoux étincellent sur le sang du velours dans des châsses tournantes ; là, c'est la blancheur et le poli des marbres ; un peu plus loin, les estampes rares, joie des collectionneurs.

Puis viennent les biscuits de Sèvres, merveilles de fragilité, de fini et de grâce ; à côté les poteries, les faïenceries souvent bizarres de l'art nouveau : terres cuites figées en silhouettes d'animaux étranges en des poses imprévues, avec des teintes invraisemblables.

Les amis de l'art classique haussent les épaules, sourient. On les entend grogner :

— Siècle de décrossés.

Mais des femmes se pâment.

— Oh ! ce bleu qui tient à la fois du bleu, de l'orange et du violet ! Et ce vert qu'on ne voit que dans des rêves de malades !

Tous et toutes cependant n'accordent qu'un coup d'œil pressé. Car à côté il y a d'autres merveilles, et un peu plus loin des choses encore plus belles que celles d'à côté.

Ils se hâtent, avec au fond des prunelles l'ennuyeuse certitude qu'ils n'arriveront jamais à tout voir.

Non certes, ils ne verront pas tout. Il leur faudrait cent yeux : le féerie est partout à la fois.

Ils ont les regards aux étalages, mais au-dessus d'eux, accrochée aux cheminées, à quinze mètres dans la nuit, embusquée aux angles des rues, aux tournants des boulevards, l'électricité les guette pour leur apprendre, leur répéter plutôt ce qu'ils savent déjà : le meilleur biscuit, la pâte dentifrice supérieure, le spectacle en vogue, le livre de la saison, où il fait bon l'été, où il faut émigrer l'hiver.

Et comme elle est souple ici, étonnamment docile cette électricité si souvent capricieuse, avec des révoltes terribles ! Comme elle se prête à tous les désirs, à toutes les ingénuités, parfois déconcertantes, de la réclame sans abois !

On l'emprisonne dans des robes de toute couleur ; elle les anime toute de sa splendide clarté. En un quart de seconde elle vous jette un nom à la face, ou patiemment elle vous l'écrit lettre par lettre comme le ferait un écolier sur le tableau noir. C'est elle qu'on retrouve encore tapie sous les bronzes, les nuançant de ses reflets changeants.

Mais le côté le plus beau peut-être de cette fête unique est sur la chaussée. Le boulevard est noyé dans une sorte de brouillard à la fois vaporeux et dense, réalité épaisse jetée sur la face de la nuit et qui ajoute à l'impression des choses, charme le regard en le déroutant.

Comme suivant de prunelles étranges, les globes lumineux s'allument, éclairent juste assez pour qu'on devine toute la vie bul grouillant dans cette bande d'ombre posée comme un large galon de velours entre la double haie des vitrines étincelantes.

Et les rares flâneurs qui peuvent s'arracher à l'obsession des étalages ont alors l'impression d'assister à un spectacle qui n'a pas son pareil au monde. Semblables à deux fleuves peuplés de monstres phosphorescents, les files interminables des voitures montent et descendent.

Et ce sont vraiment deux fleuves qui coulent côte à côte vers deux mers différentes, car pas une seconde, le flot ne s'arrête, pas plus que ne s'arrête le grondement multiple et un peu sourd qui s'échappe de leur lit. Le regard inquiet les suit sous la clarté opaline des prunelles qu'il compare maintenant à autant de phares. Il constate aussi loin qu'il peut aller que le flot monte et descend, intarissable toujours, toujours aussi pressé, aussi grondant.

Comment tariraient-ils en effet ces deux fleuves puisqu'à chaque instant de leur course de nouveaux affluents viennent les grossir, et qu'à toute minute à droite et à gauche ils s'alimentent par de larges confluents !

Et les monstres qu'ils charrient deviennent si nombreux, si pressés, qu'ils semblent devoir s'aborder, se piétiner sans cesse. On croit que cette multitude échevelée va se broyer dans une horrible mêlée. Mais ils glissent tous sans choc, se croisent, se dépassent, se rattrapent, ne paraissant pas s'apercevoir du danger de leur nombre. Le brouillard estompe leurs silhouettes et le bruit qu'ils peuvent faire.

On perd toute notion exacte et l'on se demande si tout ce qui s'agite devant vous ne se meut pas dans un songe.

—o—

— On les vend deux sous ! Demandez les polichinelles articulés, la joie des enfants, la tranquillité des papas et des mamans ! Demandez..... on les vend deux sous !

Il y a une voix triste et cassée de vieux qui glapit ce refrain dans le vacarme de la fête :

— Demandez..... on les vend deux sous ! Profitez-en, c'est pour finir.... on liquide !....

On liquide ! Pauvre vieux, il y a des heures qu'il cherche à liquider, des heures qu'il promène dans la foule indifférente des riches sa demi-douzaine de pantins.

Ils ne sont plus guère attrayants bêlas ! ses polichinelles articulés. Lorsqu'il est sorti, l'après-midi vers 2 heures, ils étaient drôles à voir avec leurs bosses de papier plissé et multicolore. Les bras et les jambes exécutant une gigue échevelée, ils constituaient vraiment l'amusement des enfants, la tranquillité des papas et des mamans.

Et le vieux camelot comptait s'en défaire sans peine. Mais ses clients à lui ne sont pas les gentlemen en chapeau de soie et pardessus d'astrakan, les belles dames si chaudement frileuses sous leurs fourrures. Il les prend dans les mamans pressées qui regagnent le logis après une journée de travail, dans les petits employés qui se privèrent de leur cigare quotidien pour rapporter un peu de joie à l'enfant gâté.

Par malheur l'année est mauvaise. Petites ouvrières et petits employés s'arrêtent bien une seconde. Il voit l'éclair d'envie qui illumine leurs prunelles. Il entend aussi le soupir qu'ils laissent échapper en détournant la tête, en pressant davantage le pas afin de résister à cette folie qui les gagne de dépenser deux sous.

Et le camelot a beau tirer sur la ficelle, les tenter avec ces mots : « Deux sous ! C'est pour rien, profitez-en, on liquide ! » Il n'arrive pas à liquider.

A force d'être promenés dans le brouillard humide, les pantins se sont ternis, les bosses s'affaissent. Ils ressemblent à des loques, le ventre et le dos se tuméfient.

La peau du ventre et la peau du dos du vieux se touchent aussi, il n'a rien mangé depuis la veille. Il va toujours, car il y a tant d'années qu'il marche, inconscient de la fatigue. Jamais cependant il ne s'est senti aussi éreinté, aussi découragé que ce soir.

Va-t-il donc « crever » de faim et de misère au milieu de tant de luxe, de tant de richesses ?

Parmi tant d'heureux qu'il croise il en est certainement qui ne lui refuseraient pas deux sous s'il leur demandait l'aumône au lieu de leur proposer sa marchandise.

Mais il ne sait pas mendier. Travailler, tant qu'on voudra ; tendre la main, jamais.

Il va. A chaque pas presque le cœur lui manque. Sa tête tourne, les vitrines dansent devant ses yeux.

— On les vend deux sous !... demandez...

Il n'a plus la force de débiter son boniment, s'affale contre un mur dans un angle de rue un peu sombre. Dans une minute, quand le malaise sera dissipé, il repartira.

Cependant, la fête continue. Personne ne la remarque : un vieux qui meurt, qu'est-ce que cela peut bien faire à Paris ?

A quelques mètres du vieux marche un couple jeune, riche et qui s'aime, antithèse ironique de sa détresse et de son isolement à lui.

La femme se grise de toute cette beauté offerte, l'homme guette le bibelot, l'objet d'art dont elle aura particulièrement envie afin de lui offrir.

Mais elle ne se décide pas et murmure à la fin :

— Je suis lasse de n'avoir tous les ans à penser qu'à moi. Oh ! si ce que nous espérons Sosge donc, quelle joie, l'an prochain, et dans deux ans, quand bébé sera assez grand pour mettre lui-même ses petits souliers dans la cheminée. Alors je dévaliserai, je crois, tous les magasins. Mais aujourd'hui, non, rien ne me tente... je n'ai envie de rien.

Et elle s'éloigne des vitrines avec, sur le visage, cette angoisse des femmes qui ont peur de ne pas connaître le bonheur d'être mère.

Il y a plusieurs années qu'elle est mariée ; elle attend la maternité comme une grâce. Or, depuis quelques semaines, elle s'observe, avec des alternatives d'espoir et de doute.

Oh ! l'indicible joie de la certitude ! Et elle entraîne son mari, indifférent dès lors de la fête.

— Deux sous... on les vend deux sous... demandez... la joie des enfants !

C'est le camelot qui vient de s'éveiller : Les polichinelles gesticulent, désarticulés et comiques.

Polichinelle, que tu sois à deux sous ou à dix francs, tu resteras vraiment la joie des enfants tant qu'il y en aura sur terre. Il suffit que tu apparaisses pour que leurs larmes soient séchées ; même au milieu des pires souffrances ils trouveront toujours pour toi la force d'un sourire.

Et tu viens d'accomplir un miracle de plus, polichinelle à deux sous.

Cette mère triomphante se jette sur le camelot.

— Vos polichinelles, donnez... je les veux tous... tous. Vous n'en avez pas davantage ?

Le camelot sent deux petites mains trépignantes qui lui arrachent ses pantins. D'un seul coup, il a liquidé. Il garde l'impression d'un visage radieux, dans les oreilles un fronfron de jupons soyeux.

Ne rêve-t-il pas ? Il ne lui reste entre les doigts qu'une mignonne bourse parfumée. Il l'ouvre en tremblant. De ses vis il n'a tenu tant d'or, tant de billets bleus. Que de pain et de journées de repos ! Il pleure. Il voudrait rire, chanter. Il ouvre la bouche pour crier : « Merci ». La force de l'habitude lui fait répéter : « On les vend deux sous..... demandez..... on liquide. »

JEAN VIOLA.

LIVRES-IMAGES, 5, rue Bayard Paris-VIIIe